

CHAPITRE 1

ROYAUME DE NORDEN, ROYAUMES DU NORD.

— Il va falloir que je m'en aille... Il le faut, je n'ai pas le choix... Je n'ai pas assez de forces...

L'amiral murmurait ces paroles à son médecin et à son second, réunis autour de son lit de malade.

— Non, amiral ! Ne partez-pas, je vous l'ai dit, nous allons réussir à vous soigner ! essayait de le dissuader - en vain - son second.

Le médecin eut un tic rapide et discret. Cygéon savait ce qu'il signifiait : pas plus tard que quelques minutes auparavant, le médecin lui avait confié que l'amiral vivait certainement ses derniers instants, en tous cas s'il ne bénéficiait pas d'un traitement efficace - que les médecins n'avaient pas jugés bon d'apporter pendant l'expédition. C'était Rëchty lui-même qui avait suggéré qu'Orlothin pourrait rentrer au pays.

Mais Cygéon se le refusait. C'était pour le bien des aqualishs : voir leur chef rentrer pourrait les faire se sentir séparés de leur esprit ; les soldats étaient les mains, les bras armés, mais qu'étaient des mains sans un cerveau ?

Au fond de lui, le second savait. Il savait que ce n'était pas la vraie raison de son refus ; s'il avait tenu à la vie de son supérieur, celui-ci aurait déjà été sur un bateau, à l'heure qu'il était. *Je suis un couard*, se disait-il au fond de lui. *Un lâche égoïste qui craint d'avoir des décisions à prendre.* Mais rien n'y faisait : il restait persuadé que la meilleure chose à faire était de rester ici.

— Je ne puis rester dans le Nord dans cet état... Je vous encombre, ainsi, se désola l'amiral, d'une voix faible. Sans moi, Norden serait déjà en notre possession, et nous marcherions vers Valary... Nous sommes là depuis... depuis quand ? Je ne me souviens plus.

— Depuis quelques jours à peine, mon amiral, dit le médecin.

— Quelques jours... marmonna Orlothin.

Il planait déjà ; les calmants et antidouleurs que lui administrait Rëchty avaient de quoi assommer une baleine. Il alternait depuis sa blessure entre des phases de conscience et d'inconscience ; les secondes devenaient de plus en plus fréquentes et longues à mesure que la maladie progressait. Déjà, il ne pouvait plus bouger son avant-bras droit - cela, dans ses rares moments de conscience, le faisait se lamenter : jamais plus il ne manierait d'épée comme avant.

Cygéon fut arraché de ses pensées par un cri strident. Il pensa que l'amiral avait crié, il se retourna vers lui. Mais le médecin secoua la tête de droite à gauche puis haussa les épaules. Le message était clair. Ce n'était pas l'amiral. Mais d'où pouvait donc provenir ce cri ?

Le contre-amiral sortit de la tente et regarda à l'extérieur. Il n'y avait aucun mouvement inhabituel, rien qui puisse justifier un tel cri, du moins de ce côté. De l'autre côté, en revanche, il y avait de l'animation. Les soldats, désorganisés et inattentifs depuis qu'ils étaient désœuvrés, couraient dans tous les sens, regagnant leur emplacement, s'équipant à la hâte.

Et puis, derrière ce remue-ménage, sur la route, au loin, se trouvait l'explication de ce capharnaüm. Des cavaliers. De nombreux cavaliers galopèrent, fonçaient à bride abattue vers le camp.

— Rëchty ! Venez voir ! s'écria-t-il.

Même quand l'amiral est malade, je dois me remettre sur quelqu'un... s'aperçut Cygéon. Il avait envie de se donner des gifles - mais il avait d'autres chats à fouetter.

— Que se passe-t-il, saa ? interrogea le médecin.

Cygéon désigna d'un geste la route - et Rëchty vit. Sa mâchoire se décrocha de stupeur.

— Qui cela peut-il bien être, à votre avis ? demanda le second au médecin.

— Je n'en ai fichtrement aucune idée, mais je ne présage rien de bon...

Cygéon, pour une fois, n'attendit pas d'avoir des consignes. Il prit l'initiative de sonner le clairon pour annoncer le combat. Aussitôt, les troupes se ruèrent vers leurs armes puis allèrent se positionner devant le camp.

Quand Cygéon les eut rejoints, monté sur son palefroi de combat, il regarda derrière lui. Il estima qu'assez de soldats le suivaient : plusieurs milliers, déjà, avaient pu se préparer. Devant, les contours des Guerriers du froid se précisaient.

Ils ne sont qu'une centaine ! s'étonna le second. Ils sont fous ! Nous sommes cent fois plus nombreux qu'eux !

— A l'attaque ! Allons-y ! hurla-t-il.

Les forces alliées se mirent en marche vers l'ennemi approchant. Ils atteignirent rapidement la route. Les cavaliers se rapprochaient dangereusement...

Soudain, l'un des cavaliers en tête côté ennemi se rangea de côté et cria quelque chose - inintelligible à cette distance - derrière lui. De la troupe ennemie se détacha un cavalier, qui semblait plus petit que les autres. Il tenait à bout de bras un drapeau blanc. Les ennemis ralentirent lorsqu'il leva et agita son drapeau, passant du galop au pas.

— Etrange, dit Cygéon pour lui-même. Peut-être est-ce une ruse...

Et il ne dit rien. Sans ordre de sa part, les aqualishs continuèrent à avancer, non sans jeter quelques regards étranges vers lui.

Les ennemis commençaient à s'agiter. « Que font-ils ? » devaient-ils se dire. Ils ne s'arrêtèrent pas totalement, pourtant, continuant à avancer au pas. Les aqualishs, eux, ne décélérèrent pas non plus. Ils continuèrent, à marche constante, à avancer vers leurs ennemis. La confrontation était désormais inévitable ; plus que quelques dizaines de mètres. Chaque camp semblait étonné de voir l'autre avancer - il se passait vraiment quelque chose d'étrange, mais Cygéon ne saurait dire quoi.

— CHARGEZ ! rugit-il, en éperonnant son cheval.

Derrière lui, il entendit le clairon sonner... la retraite. Il s'arrêta aussitôt et fit demi-tour, à quelques mètres à peine des ennemis.

— QUI A FAIT ÇA ? tempêta-t-il, en cherchant le propriétaire de ce clairon.

Il le localisa enfin, parmi les cavaliers : un aqualish portant un clairon à la main.

— C'est toi qui... ?

— Oui, c'est moi qui, répondit l'aqualish, une lueur de défi dans le regard. Saa, ils ont un *drapeau blanc* ! Il y a des lois, à la guerre ! Et parmi eux se trouve un aqualish !

Un aqualish ? Parmi ces Guerriers du froid ? Je ne l'ai pas vu... songea le contre-amiral. Mais pour l'heure, il avait sa colère à faire passer, et un manquement à son autorité à punir.

Il dégaina son épée, sous l'air effrayé du soldat au clairon qui fit reculer son cheval – mais Cygéon fut plus rapide. D'un geste éclair, son épée s'abattit sur le poignet droit de l'aqualish.

Le clairon tomba à terre, une main encore accrochée autour de lui, tandis qu'un torrent de sang s'échappait de la blessure. L'aqualish amputé hurla longuement de douleur et s'effondra à terre, sur son cheval. Le contre-amiral, toujours en proie à une colère noire, le dévisagea longuement avec un regard incendiaire.

— On – ne – défie – pas – mon – AUTORITE ! s'exclama-t-il, détachant chaque mot et en criant sur le dernier.

Et puis, laissant sa victime se tordre de douleur sur le sol, Cygéon fit volte-face et rejoignit en vitesse l'avant du cortège.

Là, rien ne se passait comme prévu : certains de ses soldats parlementaient déjà avec les ennemis !

Où sont les lois ? Où est la hiérarchie ? Cela ne se passera pas ainsi...

Sur son passage, tous les soldats – des deux camps – s'écartèrent. Tous avaient assisté à sa démonstration de force. Il parvint en tête du cortège, là où quelques-uns de ses soldats avaient démonté, discutaillant avec des soldats ennemis.

Tous les aqualishs regagnèrent les rangs à son arrivée. Tous, sauf un, qui resta du côté des adversaires.

— TOI ! brailla-t-il. Dans les rangs ! Tout de suite !

L'aqualish ne réagit pas, et fit pire encore : il soutint son regard, suprême provocation.

— Tu es sourd ? Réponds, soldat ! N'as-tu pas vu ce qui est arrivé au dernier ayant osé braver mon autorité ?

L'aqualish croisa les bras, impassible.

Cygéon soupira – *pourquoi ce genre de batailles n'arrivent qu'à moi ?*

Il devait, en plus de combattre des ennemis, se battre contre ses propres subordonnés. Il dégaina son épée.

D'un coup d'un seul, une dizaine de soldats nordiens ennemis – ceux qui entouraient l'aqualish réfractaire – sortirent à leur tour épées et lances de leurs fourreaux.

— Mais où va le monde... marmonna Cygéon.

Il prit une grande inspiration, et s'écria : « SOLDATS ! A L'ATTAQUE ! ». Rien ne bougea ; pas un seul de ses soldats n'esquissa un geste.

— Ah, la discipline... lâcha l'aqualish réfractaire. Une mécanique bien rodée, n'est-ce-pas ? Peut-être manque-t-il de l'huile, saa...

Le contre-amiral fulminait.

— Ah, toi... ! Mais alors, toi !

— Moi quoi ? dit innocemment le réfractaire.

Mais il ne donnerait pas le plaisir à ce mutin de s'emporter. Le second resta impassible.

— ASSEZ ! hurla quelqu'un en auritain du fond de la troupe ennemie.

Celui ayant crié était un très vieux Guerrier du froid – jamais Cygéon n'avait vu une personne paraissant aussi âgée. Il avait à coup sûr plusieurs centaines d'années. Ses longs cheveux gras tombaient de chaque côté de son cheval, un peu en-dessous du niveau de ses pieds.

— Que veux-tu, l'ancêtre ? demanda le contre-amiral.

Les yeux du vieux s'écrouillèrent de stupeur et ses sourcils firent un bond.

— Assez, j'ai dit ! Il en est assez ! Cessez vos caprices et vos enfantillages, aqualish. Nous sommes des émissaires, des ambassadeurs, venus pour négocier avec vous. Pour négocier une alliance ! Voyez comment vous nous accueillez ! Que vous soyez sur vos gardes et que vous nous envoyiez une armée, d'accord, c'est de la prudence. Mais, bougre de bougre, UN DRAPEAU BLANC ! Savez-vous ? C'est un petit bout de tissu, de couleur très claire et très pâle, que l'on agite pour dire que l'on ne va pas se battre !

Cygéon n'aimait pas le ton que ce vieux croûton utilisait pour lui parler ; il était contre-amiral, enfin ! Il allait rétorquer, mais le Nordien parla avant lui.

— Non ! Non, je ne veux pas entendre ce qui sort de la bouche d'un benêt comme vous ! Je veux voir votre chef. Qui est-il ? Ce n'est pas vous, l'amiral, quand-même ?

L'aqualish mutin murmura quelque chose à l'oreille du vieux Nordien pendant que le contre-amiral fouillait dans son esprit à la recherche d'une répartie cinglante, qui ne vint pas.

Et puis, quelques-uns des ennemis le dédaignèrent totalement, passant devant lui, sur les talons de l'aqualish réfractaire, allant vers le centre du camp.

— Non ! non ! Ça ne se passe pas comme ça, la guerre ! Ça, non ! se lamenta le second.

Il n'eut pas d'autre choix que de rentrer, la queue entre les jambes, vers le camp.

CHAPITRE 2

ROYAUME DE NORDEN, ROYAUMES DU NORD.

Ayahald, malgré son apparence insolente et calme, fulminait intérieurement. Il regrettait son comportement : il était justifié s'il avait eu affaire au second, comme il le pensait. Mais quid de s'il remplaçait l'amiral ? S'il était mort ?

Mais il ne devait rien montrer de ses doutes. Quelle sensation étrange, de se sentir étranger dans sa propre armée ! On le regardait passer, sourcils froncés désapprobateurs, pensant avoir affaire à un traître retournant sa veste ; mais il n'en était rien.

Parmi les milliers de soldats qu'il dépassait, Ayahald cherchait à reconnaître un visage familier ; ce n'était pas chose facile !

Enfin, il parvint au niveau de son ancien capitaine, Holdick, qu'il détestait. La dernière fois qu'il l'avait vu, c'était pour lui faire nettoyer la salle commune de son navire. Il descendit de cheval, et s'avança vers lui.

— Toi ! s'exclama le capitaine, le reconnaissant enfin. Mo ! Où étais-tu ? Tout le monde te croyait mort !

— Saa, merci de m'inquiéter pour moi, mais la réponse serait trop compliquée – et surtout trop longue – à vous expliquer. Une prochaine fois, peut-être... Mais en attendant cette occasion, auriez-vous l'obligeance de m'indiquer où se trouve l'amiral ?

Ayahald était lui-même étonné de sa propre insolence. Jamais il n'aurait parlé ainsi au capitaine auparavant ; mais il avait changé, désormais. Certainement impressionné par l'imposante escorte d'Ayahald – quelques

Guerriers du froid, dont Föderik et Giørgy, montés sur des chevaux des neiges – il tendit son bras dans une direction, sans dire un mot.

Ayahald suivit la direction que pointait le bras de son ancien capitaine, traversant la foule des soldats, qui s'ouvrait à son passage. Au bout de quelques centaines de mètres, il parvint au bord d'un ruisseau glacé, au bord duquel un majestueux saule pleureur aux feuilles givrées trônait. Un peu plus loin, au bord du ruisseau, se dressaient quelques tentes.

— Ce doit être là, dit-il à l'intention des Nordiens l'accompagnant.

Giørgy sourit, il était prêt du but ; tandis que Föderik, fidèle à sa taciturnité, prit des lèvres pincées ; il était prêt du terme. Ayahald, lui aussi sourit, mais pour une tout autre raison ; sans leur parler, rien qu'à leur expression, il était certain d'avoir bien deviné ce que pensaient ses camarades. Il songea que même s'il ratait son entrée, même si l'aventure de Travales s'arrêtait net, dès maintenant, il se serait au moins fait des amis. Il se sentait plus proche désormais des Nordiens qu'il avait rencontrés à Travales que des soldats aqualishs, avec qui il n'avait guère plus que cohabité.

Son sourire s'effaça bien vite, néanmoins. Il descendit de sa monture à proximité de la tente, suivi de près par les Travalesiens. Il souffla un grand coup, puis regarda en arrière ; Giørgy lui fit un clin d'œil, tandis que Föderik lui lança un regard anxieux. Cette manifestation de leur caractère respectif lui donna du baume au cœur. Il s'avança vers la tente.

— Halte ! On ne passe pas ! l'interpella un garde qu'il ne connaissait pas.

Ayahald, embêté mais guère surpris, se retourna vers le gouverneur d'Høbürn, qui comprit ce qu'il devait faire. Bien qu'il ne comprenne pas la langue aqualish, il avait saisi ce qu'il se passait : le garde avait tendu sa lance en travers de la route d'Ayahald. Il sortit donc de l'une des poches de sa veste un parchemin paraphé du sceau royal de Travales, dont le contenu était écrit en nordien puis en auritain. Ayahald s'en saisit et le lut rapidement.

Sa Majesté, le Monarque du Royaume Travales, nomme le gouverneur de la cité d'Høbürn, Giørgy d'Høbürn ; le chef des armées du Royaume Travales, Föderik de Kerøpt et Roilichtmo' Ayahald ambassadeurs de la cause de mon royaume auprès de l'armée réunie des Nations Aqualishs.

En conséquence, lesdits nommés jouissent d'une délégation de mon autorité en ce qui concerne les affaires d'État et les affaires militaires que mon Royaume a entreprises

dans les différents royaumes du Nord. Se, jusqu'à ce que la fin du conflit soit déclarée, dans la limite d'une déclaration contraire de ma part.

Je vous prie donc de considérer lesdits nommés tel que leur fonction vous l'y oblige.

Royalement,

Vra Majesté le Roi de Travales.

Utilisant d'imposantes majuscules et dans un style purement royal, le Roi les avait dans cette lettre autorisés à outrepasser les décisions de ceux qu'ils croisaient – dans la limite, évidemment, du bon vouloir du lecteur. Et ce lecteur-là, le garde à qui Ayahald avait confié la lettre, ne savait visiblement pas bien lire l'auritain. Les efforts qu'il faisait pour déchiffrer les écritures étaient presque comiques.

Enfin, après quelques minutes d'effort intense, il appela l'un de ses collègue – le garde en faction à l'entrée de la tente, qui avait suivi la scène avec beaucoup d'intérêt. Celui-ci vint – Ayahald vit qu'il était un plus haut gradé, un lieutenant, selon son uniforme. Il lut la lettre bien plus rapidement que son subordonné. Quand il en détacha ses yeux, le premier garde lui demanda :

— Alors ?

Le lieutenant se gratta la tête, l'air embêté, tandis que les ambassadeurs travalesiens observaient la scène silencieusement.

— Alors... En temps normal, sans nul doute, nous les aurions laissé entrer, mais maintenant... Je vais demander au médecin, se décida-t-il.

Au médecin ? Se répéta Ayahald. Il lança un coup d'œil inquiet au gouverneur, qui lui rendit son regard. Qu'avait-il bien pu se passer pour qu'ils aient besoin de l'avis d'un médecin pour voir l'amiral ?

Quelques instants après que le lieutenant fut rentré dans la tente, il en ressortit, accompagné d'une silhouette qu'Ayahald connaissait bien...

— Vous ! s'exclama-t-il.

Lorsque le médecin le reconnut, son visage s'éclaira.

— Ayahald ! Je te croyais mort ! Où étais-tu passé ?

— C'est une longue histoire, saa... J'aurai l'occasion d'en discuter avec vous, je l'espère, mais il faut absolument que je parle à Salezinerla'Orlothin.

Un grand sourire sur le visage, Ayahald se tourna vers ses compères travalesiens pour s'expliquer :

— Nous venons du même village... cela doit faire des années que nous ne nous sommes pas vus, mais il m'a soigné bien des fois.

Le médecin, gêné et insensible à la gaîté de son ancien voisin, se retourna distraitement pour contempler, l'espace d'un instant, la tente de l'amirauté.

— Je crains que l'amiral ne soit guère disponible à l'heure actuelle, Ayahald... s'excusa-t-il. Il s'agit également d'une longue histoire, mais pour faire court, il a été pris, à la suite d'un combat, d'une infection foudroyante et soudaine, qui lui a déjà paralysé une grande partie de son bras droit et qui l'affaiblit énormément. Il souffre tellement que je passe mes journées à lui administrer des calmants ; il passe donc la plupart de son temps inconscient. Mais dès sa prochaine phase de lucidité, je te ferai chercher, promis.

Ayahald, sous le choc, remercia brièvement Rêchty. Ils sortirent et allèrent patienter dans une tente jouxtant celle de l'amiral.

A peine eurent-ils enlevé l'une de leurs nombreuses couches de vêtements pour se mettre à l'aise que des éclats de voix se firent entendre à l'extérieur. Puis, les voix se turent. Quelques instants plus tard, ce fut un contre-amiral écumant de rage qui surgit dans la tente.

— **SORTEZ ! IMMÉDIATEMENT !** tonitrua-t-il d'un ton sans réplique.

Aucun des ambassadeurs ne bougea.

— Vous vous méprenez, saa, dit calmement Ayahald. Nous ne sommes là ni pour vous nuire, ni pour vous causer du tort, ni pour défier votre autorité. Nous n'avons pas les mêmes fonctions, et nous ne représentons pas les mêmes entités. Vous provenez des Îles Vœxann, comme moi, et vous les représentez, contrairement à moi. Par un concours de circonstances, j'en suis venu à être nommé ambassadeur par Sa Majesté le monarque de Travales. Et c'est donc dans le cadre de mes nouvelles fonctions que je suis là.

Cygéon ne voulait rien entendre. Il ne cessait de marmonner des mots et tels « réfractaire », « mutin », « mutinerie » ou encore « défi d'autorité ». Les ambassadeurs, n'ayant pas de temps à perdre, décidèrent de quitter les lieux, laissant seul le contre-amiral.

— Ne vous inquiétez pas, expliqua Ayahald à ses deux collègues. L'amiral n'est pas comme cela, c'est un vrai leader. Lui n'est qu'un pourri, incapable de prendre des décisions. On murmure qu'il est encore le laquais de Balgazor, le précédent amiral, une forte tête qui s'est enfui avec une partie de la flotte pour protester contre son limogeage. On raconte qu'il n'a aucune compétence, et qu'il a été choisi pour cela par Balgazor : pour avoir le champ libre, et pour ne

pas être importuné par un second trop intéressé. Même si ce ne sont que des racontars, ils ont, je pense, un fond de vérité...

Les trois ambassadeurs s'assirent au bord du ruisseau, contemplant le paysage. Ils attendirent là quelque temps avant qu'un soldat vienne les chercher.

— Messieurs, l'amiral est prêt à vous recevoir.

C'est maintenant que tout va se jouer, songea Ayahald. *Mon premier grand rôle. C'est la première fois de ma vie que j'ai une telle responsabilité...* Et il aimait cela. La légère excitation qu'il ressentait lui était agréable, surtout que la partie était sûrement jouée d'avance – qui refuserait un renfort aussi conséquent ?

Les trois ambassadeurs purent donc pénétrer dans la tente de l'amirauté – qui se révélait n'être qu'un hôpital de fortune. A l'intérieur, de multiples tables et tabourets étaient jonchés de sacs, sacoches et fioles, remplis de plantes et de mixtures et de quelques outils pointus à l'air barbare.

Gjörgy cacha sa bouche d'une main, étonné sans doute de voir une médecine qui devait paraître archaïque en comparaison de celle qui avait cours dans son pays d'origine.

Mais la vétusté des instruments n'était qu'un maigre motif d'étonnement en comparaison avec l'état dans lequel se trouvait l'amiral. Il était allongé, inerte, les yeux ouverts mais dans le vague, sur son lit ; il était recouvert d'un drap blanc, dont des taches pourpres rappelaient qu'il avait déjà été utilisé.

Telle était la dure réalité de la guerre... Le sang des morts entourant le corps des vivants. L'inverse était plus courant, songea Ayahald, avant de regarder à nouveau l'amiral. Alors que toute sa peau était pâle, son bras droit était d'une couleur noire maronnasse, peu ragoûtante. On aurait pu le croire mort. Mais quand il parla, ils eurent la preuve qu'Orlothin était bel et bien en vie – bien que ce fut d'un faible murmure rauque, à peine audible.

— Qui êtes-vous ? Que faites-vous là ?

Ayahald et les deux Guerriers du froid s'assirent sur une chaise que leur avait désigné le médecin. Ils pouvaient ainsi converser plus facilement en entendant mieux l'amiral.

— Ne parlez pas trop fort, avertit Rëchty. Cela lui donne de terribles migraines.

Orlothin murmura un vague « merci » devant la considération du médecin. Ayahald fut pris de pitié, aussi raccourcit-il au maximum son récit pour ne pas que l'amiral ait à endurer une migraine.

En quelques minutes, il résuma concisément tout ce qui lui était arrivé depuis sa chute du navire jusqu'à son arrivée au camp – il insista néanmoins sur le comportement du contre-amiral.

— Vraiment ? l'interrompt d'une voix faible l'amiral, quand il décrit le moment où Cygéon avait tranché la main du sonneur après avoir refusé de prendre en considération le drapeau blanc. Cela me déçoit beaucoup, venant de sa part... Il a toujours eu un comportement exemplaire...

Ayahald haussa les épaules ; peut-être que le pouvoir conféré par une armée entière était monté à la tête de Cygéon ? Mais il n'était pas venu pour discuter de cela.

— Les conditions réclamées par le Royaume Travales sont simples, conclut-il finalement. Ils mettent à votre disposition soixante-dix mille soldats et le Royaume de Norden en échange d'un droit de regard sur la stratégie, mais surtout de la gouvernance par leur monarque de l'intégralité du Nord, réunifié dans un nouvel empire grâce à votre aide. Puis, le Roi à sa place, vous bénéficierez de leur appui, en tant que nouvelle grande puissance, et nous formerons la plus puissante des alliances, unifiant le nouvel Empire du Nord, les Îles Voexann, le Wohlstand, le Duché Sud et le Duché Tirson.

L'amiral gémit – de douleur ou à cause de ce qu'Ayahald avait dit, ce dernier ne le savait pas.

— Cette offre paraît bien simple et bien alléchante... chuchota l'amiral. Néanmoins, j'ai déjà conclu une alliance avec le Royaume de Casdan, qui m'a donné trente mille guerriers, en échange de la reconquête du Nord et de la gouvernance du Nord par les Casdannes.

Qui étaient ces « Casdannes », Ayahald n'en avait aucune idée, mais il comprenait l'idée : ça ne sentait pas bon pour lui.

Sentant que la situation était en train d'échapper à l'aqualish, Giörgy intervint.

— Avez-vous signé un traité d'alliance avec les dirigeants de Casdan ? demanda-t-il.

L'amiral répondit par la négative. « Tout s'est fait à l'oral », expliqua-t-il.

— Bien. C'est idéal. Il nous suffit de signer un traité où ne précisons pas notre condition première. Cela fera l'objet d'une discussion et d'une négociation ultérieure entre nous et Casdan. En attendant, nous avons le même but, celui de réunifier le Nord, alors autant en profiter !

L'amiral ferma les yeux, certainement pour réfléchir. Ayahald avait entendu de lui qu'il ne prenait jamais de décision à la légère, et qu'il prenait toujours

garde à conserver plusieurs coups d'avance. Il savait qu'au même instant, dans le cerveau du génie militaire, se jouait une guerre accélérée, où il pesait les forces de chacun et réfléchissait à comment un tel réagirait à quoi.

Ayahald, jouant lui plus sur son instinct, savait cependant que réfléchir avec plusieurs coups d'avance était toujours bénéfique – il ne l'avait jamais expérimenté sur le champ de bataille, mais il s'était maintes fois fait défaire par un adversaire calculateur, comme Rëchty, au Velur'climbæ.

Cela dura quelques minutes, puis s'éternisa, si bien que tous finirent par penser que l'amiral s'était rendormi. Le médecin avait commencé un geste pour accompagner les ambassadeurs à l'extérieur quand les paupières d'Orlothin s'ouvrirent brusquement.

— Entendu, lâcha-t-il d'une voix presque inaudible.

— Quoi ?

Ayahald n'y croyait plus.

— Entendu, j'ai dit. Rédigez vite ce traité, et apportez-moi en vitesse un stylo – je sens que je vais bientôt – AÏE ! – défaillir à nouveau.

En disant ces mots, l'amiral avait eu une forte convulsion, et tout son corps s'était raidi soudainement. Et il avait dit vrai : il perdit connaissance en quelques secondes.

Giörgy commença à rédiger le traité d'alliance, corrigé sans cesse par Föderik, qui lisait par-dessus l'épaule du gouverneur. Après avoir contemplé quelques instants ce drôle de manège, le médecin se tourna vers Ayahald.

— Impressionnante, ton histoire ! Tu étais donc presque mort, et c'est de l'énergie pure qui t'a ramené à la vie ?

— Oui, c'est ce qu'on m'a dit, répondit l'intéressé, qui avait lui-même du mal à y croire.

— Waouh ! C'est dingue !

Comme tout médecin découvrant un nouveau remède, Rëchty avait l'air émerveillé par la science des Travalesiens.

— Dis, Ayahald, chuchota-t-il d'un ton complice, leur médecine est vraiment si avancée que ça ?

— Oh oui ! répondit-il sans hésiter. On m'a guéri d'une infection à l'œil en quelques jours – c'est d'ailleurs pour cela que je porte un monocle, pour protéger mon œil.

— Ah, c'est donc ça ! C'est d'un excentrique, je me demandais ce qui t'avais pris !

Le médecin rit quelques instants, puis se repencha vers Ayahald.

— Pour être franc avec toi, je ne pense pas être capable de maintenir l'amiral en vie bien longtemps. A ton avis, serait-il possible qu'il se fasse soigner par des médecins de là-bas ? Si quelqu'un pouvait le sauver, je parierais sur l'un de leurs médecins.

— Oh, je pense que ça ne devrait pas poser problème, saa. Des médecins militaires ont débarqué à Norden, et il suffit de quelques heures pour rallier Travales, pour chercher du matériel. Mais l'amiral serait-il d'accord ?

— Evidemment ! Il est actuellement tiraillé : s'il meurt, nous perdons notre meilleur tacticien, et il le sait ; mais s'il vit en étant malade, nous sommes immobilisés. Si nous lui donnons l'opportunité de se faire soigner parallèlement à la suite de la conquête, ce serait la meilleure des options possibles !

— Parfait. Je vais demander à ajouter cela au traité.

Ayahald échangea quelques mots avec Giørgy, et il fut annoté sur le traité que « Le Royaume Travales s'engage également à procurer des soins à Salezinerla'Orlothin, l'amiral des flottes Voexann ».

Les trois ambassadeurs signèrent puis laissèrent le traité sur la table de chevet de l'amiral, aux côtés d'un crayon.

Dans quelques heures ou quelques minutes, il signerait, et l'alliance serait officiellement scellée.

Ayahald avait accompli sa mission. Mais il faudrait qu'il s'habitue à être déchiré : il se sentait autant Travalesiens qu'aqualish.

Il lui faudrait apprendre à être un peu des deux. *Si possible en conservant le meilleur de chaque.*

CHAPITRE 3

MER GRASMOR.

Il faisait chaud.

Un soleil rougeâtre se levait sur une vaste et étrange plaine recouverte d'herbes hautes, et entre-coupée par de fins ruisseaux. Il n'y avait pas de bruits d'oiseaux, pas de gibier au loin, seulement le ruissellement de l'eau, et le crissement des branches enfeuillées contre le vent.

Thalion se tenait au centre de cet étrange tableau. Tout était paisible, chaud, doux, mais bizarrement, l'ancien stratège ne pouvait se délier de cette sensation de froideur diffuse dans son être... Il avançait sans savoir pourquoi, sans savoir vers où, sans savoir depuis quand.

Il marcha, marcha et marcha encore ; l'air était sec, le soleil pointait déjà pleinement au-dessus de lui. Il n'avait pas soif, pas faim. Mais plus terrifiant, il ne ressentait pas la caresse du vent qui pourtant soufflait, et ses yeux n'étaient pas gênés par le soleil pourtant écrasant...

Il aperçut alors un arbre, immense, un chêne qui semblait millénaire.

— Impressionnant...

Mais le plus étrange, c'était qu'il grossissait à mesure que Thalion s'approchait de lui ! Comme si... cet arbre souhaitait le rencontrer !

Thalion s'arrêta, il était soucieux, il ne se rappelait plus du dernier jour, il ne savait pas où il était.

Une vague de tension parcourut son échine. Il ferma les yeux pour se remémorer les événements passés ; il voyait un fort, un fort dans une forêt. L'effort était intense pour lui, mais peu à peu, ses souvenirs revinrent...

Il se rappelait du fort, de Jaÿald, d'Harnolf, de son départ vers la plage, de la lettre, et de sa discussion. Mais malgré toutes ces contorsions mentales, il ne parvenait toujours pas à se rappeler comment il avait pu atterrir ici !

Il rouvrit les yeux et se rendit compte avec stupeur que l'arbre était désormais devant lui, immense. Il devait être haut de vingt mètres ! Son ombre titanesque avait avalé le pauvre humain.

Mais ce n'était que la première surprise...

Car le plus troublant fut quand Thalion regarda autour de lui. La plaine avait disparue !

Au lieu de cela, il se trouvait dans la cour principale du fort de l'Ordre qu'il avait quitté hier ! C'était absurde, absurde, illogique, irréel ! Il comprit alors qu'il rêvait, car c'était la seule explication rationnelle.

— Si je suis dans le fort, se dit-t-il à voix haute, alors où sont les guerriers ?

— Mais ils sont là ! répondit une voix à l'intérieur de la tête de Thalion.

Il s'agenouilla sous la douleur en portant ses mains à ses oreilles. Il ne souvenait que trop bien de cette voix... ou plutôt de ces voix.

— Tu t'es lancé sur une route périlleuse, dirent les voix en baissant d'intensité. Tu es peut-être bien celui que nous cherchions... Tout parle en ta faveur : tes valeurs, ton sang.

Thalion dut attendre de longues minutes avant de pouvoir se relever. Il était encerclé par les Oracles. Ces derniers, toujours vêtus de leur sublime toge blanche l'observaient de leurs yeux bleus électrisés. Ils n'étaient pas armés, Thalion se rendit compte en portant sa main à son flanc qu'il ne l'était pas non plus.

Il les observa longuement, sans ciller. Puis il se décida à leur répondre :

— Je rêve de vous maintenant. Comme si je n'étais pas assez torturé, ajouta-t-il en se relevant.

Les voix répondirent sans causer de douleur à Thalion :

— La frontière entre le rêve et la réalité est mince... tu l'as remarqué à tes cruels dépends.

Oh oui, pensa l'ancien stratège qui n'était désormais plus surpris par ce qu'il voyait.

— Qu'est ce qui me dit que vous êtes réels ? demanda Thalion avec arrogance. Qu'est-ce qui me dit que tout cela n'est pas un immense rêve ?

L'un des Oracles sortit du rang pour se placer devant Thalion, il était comme les autres : fait de fer, un être parfaitement équilibré, sans défaut. Il le fixait de

ses yeux bleus incandescents, comme s'il pouvait lire en lui comme dans un livre. Il parla, seul :

— Sais-tu au moins ce qui est réel ? rétorqua-t-il.

Thalion ne répondit pas, il fixait l'être, sans ciller.

— Tu te trouves en effet dans un fort de l'Ordre, dit l'être. Mais nous ne sommes pas ici pour parler de ce que tu vois, mais bien de ce que tu es...

L'ancien stratège eut un mouvement de recul.

— De... de quoi voulez-vous donc parler ?

— Es-tu réellement un descendant de Sire Simon ? Telle est la question... As-tu la rage de tes ancêtres dans le sang ? Ou bien n'es-tu qu'un usurpateur d'un nom autrefois glorifié ?

— Il faut que vous emmène dans les tombeaux de mes pères pour vous le prouver ? demanda Thalion avec autant d'arrogance.

— Non, une simple démonstration de tes talents suffira, répliqua l'être.

L'un des Oracles entra dans l'armurerie et revint avec deux splendides armes : l'une était une épée fine et longue, l'autre : une lance à la lame de couleur argent.

Thalion vit ce qu'il devait faire, il prit l'épée... et la jeta à terre.

— Pourquoi ? demanda-t-il à l'Oracle qui se saisissait de la lance. Je me suis déjà battu contre l'un de vous, et j'en ai tiré les enseignements : vous me battriez à plate couture. Même dans les rêves, il faut savoir garder l'honneur sauf.

— Que vaut l'honneur quand on est mort ? demanda l'Oracle en se mettant en position. Il est essentiel, mais il ne vous sauve pas en cas de combat.

— Et moi qui pensait que vous étiez des sages, dit Thalion en soufflant.

Il ne put dire un mot de plus, il cligna des yeux et se retrouva face à l'Oracle qui arma sa lance pour le frapper au visage.

Thalion l'évita de justesse, non sans écoper d'une blessure à la pommette gauche. Il sauta vers son épée pour l'attraper mais arriva trop tard, l'Oracle avait déjà frappé dedans avec sa lance, l'envoyant valser en hauteur.

L'ancien stratège se remit debout le plus vite possible, mais dut se pencher violemment en arrière pour éviter un coup de lance vers le cou. Il retomba sur le dos et fit une roulade en arrière pour éviter de se faire trancher en deux par la lance qui venait de s'abattre à l'endroit où il se trouvait.

Se relevant avec peine, il put respirer quelques secondes avant un énième assaut de l'Oracle.

Il sauta pour éviter le coup fatal et vit en se relevant, son épée qui retombait droit vers lui. Il fit un pas sur le côté pour empêcher la terrible lance de l'embrocher, mais cette fois il réussit à dévier la hampe assez rapidement pour déstabiliser l'Oracle et se saisir de l'épée en vol presque instantanément.

Il tourna sur lui-même et se mit en garde face à son adversaire qui se remettait en position.

Il est rapide, mais il fait tout pour éviter le corps à corps, pensa Thalion.

L'Oracle courut vers lui rapidement, il zigzaguait pour tromper la défense de Thalion. Ce dernier plaça l'épée devant son front en la tenant à une main. L'Oracle fut bientôt assez près pour le frapper en faisant pivoter sa lance.

Thalion fit alors un brusque mouvement vers la droite, frappa aussitôt la hampe de la lance et la saisit de sa main libre pour éviter la terrible lame. Il redressa son épée et assena un coup bien placé dans le haut de l'épaule de l'Oracle.

L'épée n'entama pas le métal, mais il put déstabiliser l'Oracle et ainsi, glaner quelques secondes pour se remettre en position.

Son attaque parvint néanmoins à couper le tissu qui retenait sa toge, découvrant alors totalement le corps de son adversaire.

Thalion vit à quel point cet être était pur... Les fins engrenages qui le parcourraient et son plastron sur lequel figurait une sublime inscription.

Mais grande fut sa surprise lorsqu'il reconnut l'emblème...

Il représentait... un aigle blanc... déployant ses ailes... le symbole des Guerriers, le symbole de sa famille, le symbole de...

— Sire Simon, lâcha Thalion.

Il lâcha son épée et tomba.

Plus rien n'avait d'importance.

L'Oracle fonça vers lui et plaça sa lance juste son coup, mais ne frappa pas.

Le silence s'installa, seules les immenses branches du chêne craquaient au-dessus d'eux. Le temps semblait écrasant, pesant, personne ne bougeait, ni lui, ni les Oracles qui avaient observé sans ciller la scène...

Thalion leva la tête, la lame lui rasait de près la gorge, l'Oracle regardait le chêne, il ne bougeait pas. Les minutes passèrent, peut-être les heures, il ne savait plus ; quand l'Oracle retira la lance et le releva.

— Tu es bien mon descendant, dit-il d'une voix calme et pâle. Tu es sans doute l'Aigle de Sang.

Thalion était encore sonné, c'était un rêve, il n'y avait pas d'autre solution.

— Co... comment ?

Les Oracles se placèrent devant lui :

— Tu veux savoir ce que nous sommes n'est-ce-pas ?

— Disons que, je suis troublé, je devrais être sur... un bateau ! En route vers les Îles Grasmor, pas dans le fort de l'Ordre ! s'exclama-t-il.

— Tu es jeune, mais pas idiot, dit l'un des Oracles, je le sais, je le lis dans tes yeux, tu sais que nous sommes bien réels.

— Alors qu'êtes-vous ? demanda Thalion, et pas d'énigmes !

— Nous ne pouvons te répondre avec précision... mais nous pouvons t'éclaircir, dit un autre Oracle. Mais il faut en payer le prix, finit-il en lui tendant la main.

Thalion savait ce que cela signifiait, il voulait savoir, il voulait voir, il la saisit.

Cette fois il se retint d'hurler lors de la chute... du moins quelques secondes, avant de s'écraser violemment sur un sol de terre.

— Où suis-je ? demanda-t-il.

— Dans la Mémoire du Monde, dirent les Oracles.

— La mémoire du monde ? dit Thalion en riant. Les drogues de Jaÿald sont plus dures que je le...

Il cessa de jouer le fanfaron lorsque son regard retrouva la lumière...

Il fut éberlué par ce qu'il voyait : ils étaient sur un champ de bataille, en plein milieu d'un intense combat entre des hommes !

Les soldats hurlaient en chargeant, le feu tombait du ciel, les catapultes des deux camps faisaient pleuvoir des rocs.

— La sécession de la Réthordie, dit l'un des Oracles, l'un des conflits les plus meurtriers que ce continent ait connu.

— Impossible, dit Thalion, cette sécession est vieille de...

— Mille ans, au moins, dit l'un des Oracles. Toujours pas convaincu ? demanda-t-il en lui tendant la main.

Thalion la saisit encore une fois, la chute fut sombre et sans fin, il entendait des murmures, mais il ne s'écrasa pas : il flottait dans le néant le plus total.

Ce néant, noir de bout en bout, d'où venaient des milliards de murmures...

— Où suis-je ?

— C'est là où repose l'Histoire sous toutes ses formes, là où nous pouvons revivre les batailles, là où nous pouvons surveiller ce monde. Ce que tu entends, ce sont les voix du passé, les souvenirs du temps.

— C'est ce que nous défendons, expliqua un autre Oracle, c'est l'enjeu de la Destinée : un pouvoir sans limite sur l'Histoire, sur le passé, sur le temps...

Thalion était fasciné, à mesure que le temps passait, il pouvait discerner des ficelles de lumières parcourir cet espace si incroyable, des fils de lumière dont des voix s'échappaient !

Il ne comprenait pas ce qui l'entourait, mais il saisissait l'ampleur de son hallucination...

— Et moi ? Quel est mon rôle là-dedans ?

Les Oracles ne répondirent pas, l'un d'entre eux se tourna vers lui et lui tendit de nouveau se main.

— Nous aimerions te montrer un dernier endroit, dirent les Oracles.

— Une autre bataille légendaire ? dit Thalion.

— Non, rétorquèrent-ils. L'importance de notre rôle.

Il la saisit, tomba, hurla, et atterrit sur un sol particulièrement humide.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il en se relevant

— Le Wohlstand, dit l'un des Oracles.

Thalion observa les alentours, il put voir une immense ville à l'Est, et des flammes plus au sud. Le reste n'était qu'une épaisse forêt d'où sortaient des cris de guerriers.

— À quelle époque sommes-nous ?

— Maintenant.

Ils marchèrent jusqu'à une colline qui avait été transformée en fortin de fortune, gardé par des nains, des nains exténués. Thalion s'arrêta avant d'entrer dans leur champ de vision.

— Ils ne nous voient pas ? Comment est-ce possible ?

— Nous n'appartenons pas à leur monde, dirent les Oracles en entrant.

Le camp était dans un piteux état, construit à la hâte, une tente se trouvait au centre de « l'enceinte ». Les Oracles, suivis de Thalion, entrèrent, il faisait chaud, il y avait un lit de camp sur lequel était allongé un blessé, à ses côtés se trouvait un nain qui portait une tenue de l'Académie Royale naine. Il pleurait, de grosses larmes coulaient sur son visage musclé.

Thalion s'approcha du corps allongé et l'observa. Il faillit vomir, c'était pire qu'un cadavre !

Il avait devant lui un nain à moitié déchiqueté, son bras droit était réduit à un simple lambeau de chair pendante, sa jambe était fracturée de toutes parts, la partie en bas à droite son visage était brûlée, découvrant les muscles de sa mâchoire à l'air libre !

Il respirait à peine ! Le côté gauche de son corps était fracturé de toutes parts également, sa main gauche avait été amputée de trois doigts.

Le médecin s'affairait à lui retirer les morceaux de peaux putréfiés.

— Il va bientôt mourir, dit l'un des Oracles, une mort atroce.

— Je ne sais même pas comment il fait pour respirer, dit Thalion qui se fit violence pour le regarder sans en vomir. Qui est-ce ?

— Half Théos, dit Sire Simon en regardant Thalion droit dans les yeux.

L'ancien stratège fit un mouvement de recul après avoir entendu ces mots...

Thalion l'observa d'une autre façon, plus dure... Il avait devant lui le nain qui avait brisé le destin de sa famille, brisé son père... Mais il ne pouvait le haïr en le regardant tant il avait pitié.

— Comment est-il arrivé dans un tel état ? demanda Thalion qui se surmontait pour rester dans la tente.

— En voulant accomplir sa mission, dirent les Oracles. En voulant prendre cette ville, une bombe lui a explosé à moins de dix mètres. Il serait mort sans le berserker qui l'a tiré en arrière. Ironie du sort, ce dernier est mort.

— Ce nain est l'auteur de la chute de mon père, dit Thalion avec amertume, il va bientôt le rejoindre.

— Alors partons, dirent les Oracles.

Thalion s'attendait à autre chose en voyant les Oracles se retourner.

— Vous ne faites rien ?

— Que faire ? Il va mourir. C'est toi qui le dis.

Il le regarda encore, puis le médecin qui pleurait en tentant de le soigner, il fut pris de pitié.

— Sauvez-le, dit-il, personne ne mérite de mourir ainsi.

— Tu comprends enfin à quoi nous servons : à garder le passé, et préserver l'avenir. Mais tu comprendras que ce geste va à l'encontre de nos pratiques, et qu'il te coûtera donc quelque chose...

— Quoi ?

— Une lourde promesse, répondirent les Oracles. Celle de nous rejoindre quand nous t'appellerons.

— C'est ce que vous vouliez depuis le début, dit Thalion, c'est pour ça que vous êtes ici.

— Tu es intelligent mais pas assez sage pour comprendre, dirent les Oracles. Ce monde est en berne, les pions avancent sur un échiquier qui traverse les générations ; tu as dans ton sang Espoir, tu comprendras bientôt le rôle capital que tu vas devoir jouer : celui d'en finir avec tout cela : ramener l'équilibre.

Il ignorait où voulaient en venir les Oracles, mais il savait qu'il ne pouvait laisser ce nain mourir ainsi, dusse-t-il être son ennemi juré. D'un ton résigné, il répondit :

— J'accepte votre offre. Sauvez-le, je vous promets de vous rejoindre dès que je le pourrai.

— Tu as parlé avec sagesse...

Les Oracles se placèrent en cercle autour de l'agonisant et le fixèrent de leurs yeux bleus incandescents sans dire un mot ; après quelques minutes, les yeux du nain s'ouvrirent, il hurla.

— Il est sauf. Il souffrira, mais vivra, dirent les Oracles.

— Et ensuite ? dit Thalion en suivant les Oracles qui sortaient.

Il put voir les horreurs de la guerre, les ponts de la ville étaient tous brisés, les aqualishs faisaient pleuvoir une pluie de flèches sur les nains qui quant-à-eux creusaient des tranchées et brûlaient la forêt pour éviter d'être pris en embuscade.

Si je peux mettre un terme à tout cela, cela vaut bien la peine alors.

— Nous te retrouverons le moment venu, dit Sire Simon en lui tendant la main.

Il la saisit, et chuta.

Mais cette fois, il se réveilla en sursaut dans une cabine, Jaÿald à ses côtés.

— Tu as fait un sacré cauchemar, dit le médecin, pour toi les drogues c'est fini.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il encore sous le choc de toutes ces révélations.

— À Sÿez, répondit calmement le médecin. On débarque dans une heure, et on va chercher un navire pour aller sur les Îles Tricéphales.

— Bien, dit-il, je me prépare. Tu as une réponse à me proposer ?

— Tu as vu que je n'avais pas d'alcool sur mon bureau ?

— Non, dit Thalion. Ce n'est pas cela, tu tenteras ta chance une prochaine fois.

Jaÿald sortit en riant, laissant seul Thalion qui s'assit sur son lit.

Il porta la main à sa pommette gauche... il avait une blessure.

C'était donc vrai...

CHAPITRE 4

FORTERESSE DE SEPTENTRION, SKIPION, HAUT-ROYAUME DE SKIPION

La belle cité de Skipion s'étalait en arrière-plan, au Sud. Plus loin encore, mais vers le Nord, la longue route de Floryses s'étirait, allant, par monts et par vaux, de village en village. Mais juste devant ses yeux, Phiael voyait un gigantesque camp militaire. Des soldats s'y exerçaient depuis des mois, dormant chaque nuit d'un sommeil agité par le bruit répétitif des sabots des chevaux sur la route de pierre, et par les sifflements des quelques trains de nuit, tout autant que par la douce symphonie de l'eau s'écoulant lentement.

Car tous se trouvaient dans la caserne de la principale garnison chargée de défendre la capitale du Haut-Royaume : la forteresse de Septentrion.

Elle était située à une position idéale pour surveiller et contrôler les allées et venues en temps normal, mais aussi pour bloquer et défendre les principaux axes en cas de guerre. En effet, elle était placée au bord de la route de Floryses, sur la rive du fleuve Skipion, et à quelques kilomètres de la voie de chemin de fer se dirigeant vers Valin et Norton. Une autre forteresse se trouvait à l'extrême Sud-Est de la ville, et une autre au Sud-Ouest. Les casernes, proches des portes de la cité, achevaient de défendre la ville. Il convenait d'ajouter à cela le port militaire, pour avoir une parfaite étendue des forces armées gardant la capitale.

Phiael savait en outre que douze mille soldats séjournaient à Norton, pouvant se déployer n'importe où dans le Haut-Royaume grâce à la position de carrefour de la ville, d'où partaient cinq des plus importants axes du Sud de l'Auritanie. Cinq mille étaient à Valin, un millier dans les autres grandes cités –

Pyrque, Panthor, Brasme, Anépole, Niel, Hydria – sans compter l'importante garnison d'Acrarcacat, au centre de la région des forteresses, où se trouvaient toutes les plus prestigieuses écoles militaires du Haut-Royaume.

Vingt-cinq mille elfes se massaient dans les forts du Nord et le long des frontières, gardant chaque route les séparant de l'Archiduché de Crésus. Certains s'étaient vus attribuer la frontière avec Cædus, alors que l'invasion avait commencé la veille ; il s'agissait pour ainsi dire du seul allié de Skipion, mais il était hors de question d'y intervenir, car ce serait rompre le principe sacré de la neutralité. Les elfes ne pourraient qu'assister, impuissants, à la chute certaine et proche de leurs frères, sans pouvoir ne rien faire d'autre que garder égoïstement leur propre frontière.

Quel déchirement ! songea Phiael à cette idée. Mais le devoir est le devoir...

Les réfugiés – car il y en aurait sûrement – seraient accueillis, et on les placerait d'abord quelques semaines dans des camps proches de la frontière, avant de leur proposer – enfin, de les inciter – à travailler durement dans les champs ou dans les premières industries naissantes dans le Haut-Royaume.

Mais un détail était primordial. Il fallait absolument protéger la frontière de toute invasion volturyenne ou impériale qui profiterait de la chute de la Seigneurie pour marcher sur son puissant voisin. Mais quoi que l'on pût penser de tout cela, force était de constater que le Haut-Royaume de Skipion était sur le pied de guerre.

Pourtant, guerre il n'y avait. Pour le moment du moins...

Phiael émergea de ses pensées, assis à table, un morceau de pain et de fromage dans la main, les yeux encore dans le vague. Il prit alors conscience qu'un haut-gradé lui parlait. Heureusement, son visage n'exprimait aucune expression. Il était habitué à ces divagations dans ses pensées ; mais ses interlocuteurs ne le considéraient que rarement comme une marque de respect, sinon que de mépris. L'intention n'était ni l'une, ni l'autre, mais Phiael ne pouvait s'empêcher d'imaginer ce que les autres pensaient de lui. Le prenaient-ils comme un imbécile profond, ou plutôt comme un érudit rêveur ? A moins que ce ne fût...

Et voilà que cela recommençait ! Phiael se pinça pour reprendre contenance. Mais le général avec qui il conversait aimait s'écouter parler, et il ne remarquait pas tellement le chef du renseignement – se faisant désigner, bien sûr, et à juste titre, d'ailleurs, comme un proche conseiller du Roi. Il aurait été dommageable de faire voler en éclat des siècles de double identité par un simple nom de profession, non ?

Phiael se remémora quelques détails à propos de son interlocuteur. Il s'agissait d'un général émérite, comme l'attestaient ses galons et la moisson de médailles qu'il arborait sur son uniforme. A ce titre, il n'était pas seulement commandant d'une forteresse, ni même d'une garnison ; il était le commandant en chef chargé de la défense de la ville de Skipion, et rien de moins que cela ! Il avait sous ses ordres le dixième des forces armées du Haut-Royaume, et il serait responsable de la perte de la capitale – si improbable qu'elle eût lieu. Il s'appelait Jearkous, ou Jorkeaus, ou un autre nom tout aussi imprononçable... Jorkeas, c'était cela ! Ils s'étaient croisés à quelques reprises, mais c'était la première fois que Phiael lui parlait – ou plutôt que celui-ci l'inondait de paroles inutiles. Ne pouvait-il pas tout simplement se taire ?

Et il le fit.

— Enfin, tout ce que je dis n'est guère important. Avez-vous des nouvelles de notre glorieux Haut-Roi, mon cher Phiael ?

Ce dernier détestait tout des manières du général. Il marchait le menton pointé vers le ciel, afin, paraissait-il, de faire briller ses médailles au soleil. C'était là la théorie la plus vraisemblable inventée par Phiael, mais il n'en avait pas la preuve absolue... Jorkeas ne pouvait s'empêcher de parler, même quand la situation ne s'y prêtait pas. Et ce qu'il disait était d'un intérêt plus que relatif ! Il était extrêmement sec, froid et cassant avec ses subordonnés, mais il prenait un ton mielleux et hypocrite quand il évoquait les rares plus haut-gradés que lui. Enfin, il accompagnait ses questions de « mon cher », « messire », et autres qualificatifs sonnait toujours faux.

Un soldat pense avec ses biceps, lui avait-on dit un jour. Il pensait que cela ne s'appliquait qu'aux nains et aux hommes, et à la limite aux simples fantassins, mais de là à penser que ce trait de caractère correspondait à un haut-gradé, il y avait un bond !

— A vrai dire, s'empressa-t-il tout de même de répondre, nous nous sommes rencontrés pas plus tard qu'avant-hier. Mais il n'a guère parlé, sinon qu'écouté avec intérêt mes rapports. Il pense comme moi que la confrontation directe est à éviter tant que possible ; nous ne devons perdre personne, ne serait-ce qu'un seul soldat, et encore moins perdre la paix si chère au peuple... En revanche, nous devons être prêts dans l'éventualité de combats. Mais ce n'est point pour cela que je suis ici. Il me semble me répéter en vous affirmant que nous devons préparer une démonstration de force.

— En effet, vous vous répétez, mon cher, sourit Jorkeas d'un ton mielleux.

— Mais tout ce que nous faisons doit être organisée avec une infinie précision. Nous devons montrer l'étendue de notre puissance sans que ne puisse se faire sentir quelque sentiment d'amateurisme. Chaque élément devra être planifié à la seconde près, et je compte sur vous pour la coopération de vos troupes : eux comme vous jouerez un rôle essentiel. Suis-je suffisamment clair ?

— Assurément, mon cher, assurément.

— Bien. Nous commençons par ?

— L'artillerie, très cher.

Jorkeas se leva, Phiael lui emboîta le pas. Ils sortirent de l'édifice, traversèrent la cour, et franchirent les portes de la forteresse. Derrière, les attendait un immense terrain militaire, grouillant de soldats. Tous s'écartaient largement au passage du général qui, le nez vers les cieux, n'aurait été capable de les voir avant de les percuter.

Ils se dirigèrent vers la clôture Nord du camp, derrière laquelle ne se trouvaient que des champs et des vergers. Là, se trouvaient deux centaines de soldats, qui s'affairaient autour de gigantesques canons, quand d'autres maniaient la poudre ou entassaient des boulets de métal.

— Qu'avons-nous là ? interrogea Phiael.

— Ici, vous avez des canons classiques, mon cher, les mêmes que sur les navires, répondit le général en désignant une rangée de pièces d'artillerie. Ils sont difficilement maniables, mais malgré cela, ils peuvent être déplacés en un temps relativement court, si besoin est. Ils provoquent beaucoup de dégâts chez l'adversaire. Mais vous savez comme moi que la poudre est toujours imprévisible...

Phiael détestait qu'on le prenne pour un imbécile ; il sortit littéralement de ses gonds.

— Me pensez-vous ignare au point d'ignorer ce qu'est un canon ? Détrompez-vous, *mon cher* général...

— Loin de moi cette idée, très cher.

— Et si vous me présentiez les innovations, ce pour quoi je suis venu ici ? Vous savez, le temps nous est précieux.

— Mais qu'attendons-nous, alors ? répliqua Jorkeas d'un ton doux.

Et il lui présenta des canons très fins, « déplaçables à souhait, idéaux sur un champ de bataille » - s'ils voulaient bien fonctionner, ce qu'ils s'évertuaient à ne pas faire lors des démonstrations - des pièces plus lourdes « rien de mieux pour la défense d'une ville, mon cher », mais aussi un bon nombre de scorpions :

« la tradition a souvent ses mérites, et notamment l'efficacité, n'est-ce pas ? ». Suivirent enfin des inventions majeures.

— Ce que je m'apprête à vous présenter, mon cher Phiael, est une révolution. Nul dans ce continent entier n'a eu avant vous l'exclusivité de l'admirer. Il s'agit d'une arme prometteuse, susceptible de renverser le cours d'une bataille. Laissez-moi vous présenter... la couleuvrine !

Il exhiba devant le conseiller du Roi un canon à main, un simple tube de fer muni d'une ouverture, que l'on chargerait avec des billes de plomb et de la poudre, le tout étant projeté à une vitesse formidable vers l'ennemi. Un soldat en fit la démonstration, et les billes de plomb s'écrasèrent contre un arbre quelques dizaines de mètres plus loin, y arrachant plusieurs centimètres d'écorce. Seulement, l'arbre ainsi atteint n'était pas du tout celui visé par le soldat.

— Je vous laisse imaginer ce que cela pourrait donner sur un humain ou un nain...

— Êtes-vous certains de la fiabilité de cette machine ? s'inquiéta Phiael tout à fait sérieusement. Il ne faudrait pas que les billes n'aillent tuer des elfes de notre camp...

— Il est vrai que cette arme n'est qu'à l'état de prototype, mon cher ; mais ça y est, depuis quelques jours elle n'explose pas systématiquement. Nous avons réussi d'énormes progrès ! ajouta-t-il devant un Phiael abasourdi.

Puis, une dizaine de soldats montrèrent l'emploi d'une bombarde, arme redoutable mais peu précise, ayant pour but de « lancer dans le tas » un projectile de pierre de près de trois cents kilogrammes. Puis, une dizaine d'obusiers différents démontrèrent de leur efficacité.

— A présent, les pièces d'artillerie que nous allons voir sont plus expérimentales, elles ne sont que des essais et peuvent ne guère fonctionner. Je préfère vous mettre en garde, mon cher.

Ils pénétrèrent dans un hangar à demi calciné, et à l'atmosphère surchargée de poudre qui empestait le soufre. Le cadre n'était pas particulièrement rassurant, y compris pour le général, qui baissa la tête et resta à l'écart des soldats et des savants qui œuvraient. Ici se trouvaient les armes moins conventionnelles, à l'efficacité plus qu'hasardeuse.

— Vous avez sous les yeux l'un de mes modèles, s'exclama un jeune elfe vêtu d'une robe blanche, ayant un tissu autour de son nez et les yeux d'un rouge sang. Son apparence est celle d'un petit canon ; mais il ne lance pas de projectile. Son but est de lancer de l'*énergie* en direction de l'ennemi. En fait,

nous utilisons une combinaison d'un métal très rare et de diverses poudres toutes plus précieuses et puissantes les unes que les autres, ce qui crée un mélange, extrêmement stable sous forme liquide et solide. On lui attribue des propriétés extraordinaires, tant dans la médecine que dans la forge des armes. Les nains le nomment « énergie pure », et ils font partie des seuls capables de sa fabrication et de son utilisation. Ils ont d'ailleurs, dans les montagnes du Royaume Volturyen, d'abondantes quantités de matières premières, quand nous n'en disposons que de peu. Et puis, ils le maîtrisent bien mieux que nous, mais nous le contrôlons tant bien que mal... En revanche, je puis vous assurer avec une quasi-certitude qu'ils ne savent rien de ses propriétés à l'état gazeux, mélangé à un autre métal précieux. Car, lorsque l'on chauffe ces deux éléments, jusqu'à leur transformation en vapeur, et que l'on la refroidit très vite, la mixture ainsi créée est capable de grandes choses...

Il leur fit signe de sortir du hangar, et les suivit. Puis, tenant dans sa main droite son petit canon et dans sa main gauche un minuscule pot de granit. Il l'ouvrit délicatement, versa son contenu précautionneusement dans l'orifice du tube, alluma une mèche, puis rien ne se passa. Quelques secondes passèrent, et sa mine se décomposa. Soudain, un jet de lumière jaillit du canon, à une vitesse prodigieuse. Le rayon, d'un bleu intense, frappa un cheval situé à une centaine de mètres. Celui-ci succomba instantanément, et, dans sa chute, se couvrit de flammèches du même bleu. Celles-ci brûlèrent la carcasse de l'animal, puis se propagèrent sur le sol, enflammant chaque surface, y compris l'eau. Les flammes allaient atteindre un autre cheval quand le soldat se mit à courir, et déversa un plein tonneau sur la source du brasier, dont le contenu se déversa tout autour, éteignant ainsi le feu.

— Seule l'huile peut éteindre les flammes causées par cette mixture. Mais dans le cas contraire, les flammes peuvent se répandre pendant une minute avant de s'éteindre, jusqu'à quelques mètres autour de la source. Elles tuent instantanément tout être vivant qu'elle touche.

— Impressionnant ! commenta Phiael.

— Vous avez raison. Néanmoins, la procédure est stricte, sinon le brasier pourrait atteindre celui qui l'a lancé. Et puis, la fabrication est longue, coûteuse et dangereuse, je vous l'accorde. En tout, il faut deux semaines pour préparer dix grammes de mixture, soit quatre doses. Nous avons à présent quarante grammes, et nous commençons à être à court de certaines des matières premières. Aussi, si vous pouviez nous aider...

— Ne soudoyez pas votre supérieur hiérarchique ! hurla le général, postillonnant à quelques centimètres du visage de son subordonné.

— En vérité, l'idée est intéressante, répondit toutefois Phiael, mais nous ne pouvons pas vous accorder de financement ou de ressources supplémentaires, car nous ne sommes pas dans la préparation de la guerre frontale. En revanche, continua-t-il en se tournant vers Jorkeas, nous pourrions en faire la démonstration face à l'Empereur, qu'en dites-vous ?

— Et nous priver de l'effet de surprise lors de la bataille ? Hors de question ! Sauf votre respect, très cher...

— Je reste convaincu qu'une telle arme peut avoir un effet de dissuasion important. Rien ne sert de préciser l'étendue de notre stock... En tout état de cause, le Roi tranchera. Cependant, précisa-t-il en se tournant vers le soldat, je vous accorde le financement. Je n'avais pas envisagé les choses sous cet angle...

Jorkeas ne paraissait pas dupe : le conseiller du Roi, et donc son supérieur, souhaitait réaffirmer son autorité. Mais Phiael avait atteint son objectif.

— Fort bien, s'exclama-t-il d'une voix enjouée. Nous continuons ?

Et ils continuèrent. Après quelques tentatives – ratées, pour la plupart – d'explosions, ayant toutes pour but de semer la panique parmi les rangs ennemis plutôt que de faire réellement évoluer le cours d'une bataille, au contraire du rayon bleu présenté précédemment. Puis, ils passèrent en revue les archers.

— Comme vous le savez, déclara Jorkeas, nos archers elfes sont réputés dans tout le continent, et même au-delà, pour leur précision au tir. Jamais un elfe ne rate sa cible. Selon vos consignes, mon cher, le les ai fait s'entraîner à un exercice d'habileté. Dans un défilé, c'est extrêmement impressionnant.

Jorkeas se retourna, cria un mot inintelligible, et, d'un seul mouvement, les elfes se tournèrent eux-aussi, et, d'un seul pas, se placèrent en une ligne parfaite, dans le bruit sec d'une botte militaire frappant le sol. Puis, d'un seul geste, ils plièrent leurs deux genoux, encochèrent une flèche, bandèrent leur arc, et, dans un cri commun, lancèrent leurs flèches, qui s'abattirent par volées, toutes parfaitement alignées, recouvrant ainsi un terrain de la même surface que celui qu'ils occupaient, avec moins d'un mètre entre chacune. Puis, ils répétèrent le mouvement, l'arc levé plus haut pour lancer plus loin. Et ils firent de même neuf fois. Etant plusieurs centaines, la manœuvre était d'une spectaculaire habileté, et la surface désormais parsemée de flèches était ahurissante. Lorsque le général leur fit signe, ils récupérèrent leurs flèches. Puis, ils se mirent en position, à nouveau, et sous le signal de Jorkeas, ils tirèrent les flèches par

volées, rangée par rangée, mais cette fois, toutes s'abattaient sur une même ligne. Le mur ainsi formé était impénétrable ; mais lorsque tous eurent tirés, ils recommencèrent, de sorte que les projectiles ne s'arrêtaient jamais de pleuvoir.

— Bien sûr, mon cher, il faut imaginer cela avec des flèches enflammées. Cela aurait le mérite de faire hésiter l'ennemi, n'est-ce pas ?

Phiael fut bien obligé d'admettre que le général avait raison. Ils se rendirent près des arbalétriers, tout aussi nombreux et habiles que les archers. Une pluie de carreaux s'abattit sur des cibles larges d'une vingtaine de centimètres, à deux cents mètres de distances ; un fantassin derrière le général siffla devant l'exploit, ce qui lui valut un solide rappel à l'ordre de la part de ce dernier. Il assista ensuite à un combat entre deux excellents bretteurs, qui ne s'acheva au bout d'une heure, quand, dans l'impossibilité de les départager, Phiael commença à s'impatisser alors que le soleil était déjà très bas dans le ciel.

Escorté d'un officier de cavalerie, le bibliothécaire – qui avait abandonné ses fonctions depuis quelques temps – enfourcha un magnifique étalon blanc, puis sortit du camp militaire sur le boulevard de Floryses. Ils coupèrent à travers des ruelles étroites où des elfes se pressaient de rentrer chez eux ou de faire quelques achats dans de petites échoppes. Phiael aimait ces rues pentues et bondées, où il avait passé son enfance, avant de partir étudier, puis travailler, à Valin. Les hautes façades à colombages colorées comme les façades de pierre beige lui donnaient ainsi toujours un petit pincement au cœur.

Mais déjà, ils débouchaient à nouveau sur le boulevard, une large voie, aux belles mais impersonnelles façades blanches qui faisaient la splendeur de la ville, mais qui n'avaient pas le charme des petites ruelles traversantes.

Le ciel prenait des lueurs orangées quand le boulevard déboucha sur un carrefour, derrière lequel se trouvait de hauts murs de pierre. Les cavaliers franchirent la porte qui se trouvait non loin de là, et ils arrivèrent dans le parc au fond duquel trônait le plus vaste des palais. Le parc lui aussi grouillait de monde, d'enfants chahutant comme de calmes anciens qui lisaient à l'ombre d'un arbre, assis dans l'herbe sèche et odorante de cette soirée d'été. Le soldat qui surveillait la grille du Palais royal reconnut celui qui était devenu depuis quelques semaines l'un des plus proches conseillers du Haut-Roi, et Phiael démontra bien vite, tendant les rênes à un jeune écuyer qui attendait.

Il entra dans le palais, et suivit un majordome dans le dédale de couloirs moquetés pour atteindre le salon du Roi. Le majordome frappa à la porte, ouvrit les deux vantaux de la porte dorée, et annonça d'une voix forte :

— Voilà votre conseiller Phiael, Votre Majesté.

— Entrez, je vous en prie, tonna une voix *royale* à l'intérieur. Asseyez-vous donc.

Le vieil elfe prit un fauteuil et s'y installa en silence. Le Roi devait commencer la discussion, c'était le protocole. Phiael prit le temps de détailler Iliran. C'était assurément un bel elfe, dans la fleur de l'âge. Il avait eu son seul enfant, Evzen, sur le tard, et avait cent trente-cinq ans de plus que son fils, ce qui lui donnerait cent cinquante-six ans en cette fin d'année. Les Haut-Rois de Skipion régnaient jeunes, pour des êtres pouvant vivre huit cents ans en moyenne ; ils abdiquaient généralement au bout de cent un ans de règne, ce qui faisait que tous n'accédaient pas au trône au même âge. La mère d'Iliran – l'ancienne Haute-Reine – avait abdicqué alors que son fils avait quatre-vingt-sept ans, et Evzen devrait donc accéder au trône l'année de ses cinquante-trois ans, ce qui ferait de lui l'un des plus jeunes Rois de l'histoire... Mais l'on n'était guère rendu à ce point. Iliran avait un visage – fermé – aux traits fins, au nez aquilin et au teint très pâle. Il était grand, même pour un elfe, mesurait plus de deux mètres soixante, et était relativement musclé pour un elfe – il serait toutefois considéré comme étant maigre et frêle, s'il était humain. Mais ce n'était rien en comparaison de ses plus lointains ancêtres, de talentueux guerriers.

Il portait ce jour-là un vêtement bicolore – comme toujours, bleu et blanc, les couleurs de Skipion – mais avait abandonné les insignes royaux et ne portait sa longue épée que lorsqu'il était en tenue de cérémonie. Ce qui, assurément, n'était pas le cas. Iliran paraissait même fatigué, exténué de la tournure que prenaient les événements. Mais pour la première fois depuis bien longtemps, Phiael ne venait pas lui annoncer que des mauvaises nouvelles. Enfin, pas seulement...

— Comment vont les troupes ? s'enquit le Haut-Roi.

— Elles sont en pleine forme. Prêtes au combat, bien entraînées, motivées. Mais ce n'est pas notre but, de sorte qu'elles enragent également de ne pouvoir intervenir, notamment en faveur de la Seigneurie Cædus, où l'invasion a commencé hier, comme vous le savez.

— Certes, cette décision de neutralité a été difficile à prendre, se justifia Iliran, mais je suis convaincu de notre raison. Nous n'aurions que très peu de forces face aux troupes de Crésus et une légion volturyenne entière, déterminées à tuer le plus d'elfes qu'elles ne soient capables de le faire. La mort de trop nombreux elfes serait un échec pour moi comme pour le Haut-Royaume ; nous devons l'éviter à tout prix.

— J'ai pourtant vu aujourd'hui de nombreuses innovations, rapporta Phiael, qui pourraient bien contribuer à augmenter notre rapport de force...

Il décrivit ce qu'il avait vu, et particulièrement l'étrange lanceur à rayon bleu.

— Vous avez bien fait d'y accorder quelques moyens supplémentaires, le félicita Iliran. N'oubliez pas notre devise : *Liberté, Progrès, Raison*. Sans le progrès, nous n'arriverons à rien...

— Sa Majesté est trop bonne.

— Oh, je vous prie, pas de niaiseries... Je suppose que le général Jorkeas vous en a servi bien assez aujourd'hui.

— Que n'avez-vous raison !

— Mais ces armes sont sûres, au moins ?

— Leur fiabilité ne m'a pas été garantie par le général Jorkeas ; par conséquent, il serait sage d'en avoir la preuve avant de s'en servir comme démonstration de force, si vous voulez mon avis...

— Bien, lâcha le Roi, avant de reprendre quelques secondes plus tard. Attelons-nous à préparer la réception de l'Empereur ; je vous propose que nous rédigeons la lettre d'invitation. J'aurai besoin de vos précieux conseils. Après tout, combien de fois mon âge avez-vous ? Vous pouvez ne pas répondre, si cela vous chante.

Phiael esquissa un sourire poli.

— Sa Majesté souhaite-t-elle de l'encre et du papier ?

— Je vous en saurai gré.

Lorsqu'il revint, Iliran s'était installé à son bureau, à l'autre extrémité du salon. Il l'invita à s'asseoir en face de lui, et saisit une magnifique plume d'oie, qu'il trempa dans un encrier avant d'écrire les formules de politesse de vigueur.

Phiael ne put s'empêcher de se placer derrière le monarque pour lire ce qu'il écrivait.

Votre Majesté impériale,

Son Altesse Royale le Haut-Roi de Skipion, Iliran I^{er}, prie Sa Majesté impériale Meneris Tolbias I^{er}, Empereur de la Coalition impériale et duc des Terres Tolbias, ainsi que son épouse, Sa Majesté Martha Tolbias, Impératrice consort de la Coalition impériale, duchesse des Terres Tolbias et princesse de Crésus, d'accepter l'invitation à une visite d'État dans le Haut-Royaume de Skipion.

— Pensez-vous que nous devrions directement mentionner un traité ? demanda Iliran.

— Dans le cas contraire, il pourrait refuser. Mais nous ne devons pas parler d'un traité de rattachement à l'Empire – de toutes façons, nous l'éviterons tant que possible – un simple traité d'alliance devrait suffire.

Son Altesse Royale le Haut-Roi de Skipion propose également à Sa Majesté impériale Meneris Tolbias 1^{er} la rédaction d'un traité d'alliance qui scellerait ainsi les desseins de nos deux glorieuses nations l'une à l'autre.

— Qu'en dites-vous ?

— C'est parfait, Votre Majesté, déclara platement Phiael.

Les détails de ce traité seront négociés en personne entre Ses Majestés, au Palais royal de Skipion où Ses Majestés impériales seront nos invités d'honneur. Son Altesse Royale le Haut-Roi de Skipion prie Sa Majesté impériale Meneris Tolbias d'une réponse afin de préciser les détails de cette visite d'État, en la remerciant infiniment de sa considération.

Que Sa Majesté impériale veuille accepter l'expression de nos salutations les plus sincères,

Son Altesse Royale le Haut Roi de Skipion, Iliran 1^{er}.

Le Roi plia la lettre, puis la scella du chêne des Skipion, avant de remettre la lettre à un messager qu'il fit venir et qu'il chargea de la donner à l'Empereur *en personne*.

— Voilà le sort du Haut-Royaume scellé ; nous ne pouvons être que suspendus à sa réponse. S'il accepte, je compterai sur vous, Phiael, pour coordonner les préparatifs de la visite et des différentes démonstrations, et ce, jusqu'à la rédaction du traité lui-même.

— C'est un honneur, Votre Majesté.

Il fit trois pas en arrière avant de saluer le Roi d'une révérence et de se retourner pour franchir la porte. Leur sort était scellé, entre les mains d'un messager.